مجملهٔ تاریخیه قدمای اطبأ عرب

APERÇU HISTORIQUE

SUR LA

MÉDECINE ARABE

PAR LE Dr. J. NOURIDJAN.

CONSTANTINOPLE,

Imprimerie M. de CASTRO, — Galata, Rue Billour 12.

1876.

Pamph Coll.

15

مجملهٔ تاریخیه قدمای اطبأ عرب

APERÇU HISTORIQUE

SUR LA

MÉDECINE ARABE

PAR LE Dr. J. NOURIDJAN.

CONSTANTINOPLE,

Imprimerie M. de CASTRO, — Galata, Rue Billour 12.

1876.

ARABIAN MEDICINE

ARABIAN MEDICINE, Biography

318332

WELLCOME LIBRARY INSTITUTE

Pamph. Coll.

APERÇU HISTORIQUE

SUR LA

MÉDECINE ARABE.

Comme l'homme accablé sous le poids des années se redresse et se réjouit aux souvenirs de sa jeunesse, de même l'homme de science doit souvent retourner ses regards vers le passé pour se réchauffer et se fortifier dans l'étude de l'histoire. Cela n'est pas tout; la véritable éducation scientifique d'un homme se reconnaît surtout à la manière dont il juge du temps passé et du mérite de ceux qui l'ont précédé dans sa carrière.

De toutes les époques de l'histoire de la médecine, celle des Arabes nous intéresse particulièrement par ses rapports à l'histoire de l'Empire Ottoman d'abord et, ensuite, par l'influence qu'à exercée ce grand peuple, en général, sur la civilisation en Europe. Aussi avons-nous osé offrir à nos lecteurs un essai sur l'histoire de la médecine arabe, histoire glorieuse esquissée surtout d'après les ouvrages de Wustenfeld, de Haeser et de Choulant.

Pour faire ressortir mieux le caractère et le génie de la médecine arabe nous sommes obligé de jeter un coup d'œil sur l'histoire de l'art médical avant Mouhammed.

La véritable histoire de la médecine date de l'école de Cos où Hippocrate a puisé les principes de l'art de guérir, principes qu'il a si puissamment poursuivis et développés.

Dédaignant les fanfaronades des procédés théurgiques, autant que l'empirisme ignorant de l'école de Cnide, Hippocrate voulait établir l'art médical sur la science de l'homme: science acquise par la saine et intelligente observation des phénomènes de la vie, indépendamment de toute induction philosophique. Cependant les hommes ont une tendance si puissante à philosopher et à vouloir

arriver jusqu'aux dernières causes, que bientôt, les médecins oubliant les sages préceptes du père de la médecine, encouragés surtout par l'imposant matériel des connaissances empiriques et par les séductions de la philosophie de Platon, les médecins, dis-je, ont commencé à systématiser ; et en voulant réunir les faits cliniques en un corps de doctrine philosophique ils ont produit une confusion regrettable. Jamais l'art médical n'a présenté un aspect aussi bizarre qu'à l'époque qui a suivi celle d'Hippocrate jusqu'à Galien. Les Hippocratistes, les Erasistratéens, les Hérophiléens, les Éclectiques, les Dogmatiques, les Empiriques, les Méthodistes, les Épisynthétiques, tous disputaient la vérité avec une fureur et un acharnement dignes d'une meilleure cause. Et il a fallu tout le génie d'un Galien pour mettre de l'ordre dans ce chaos de doctrines contradictoires.

Possédant à lui seul toute la science philosophique et médicale de la Grèce, Galien entraîna le monde autant par ses brillants travaux de médecine, que par l'apparence séduisante d'une doctrine fondée sur les déductions rigoureuses d'un principe philosophique. Aussi a-t-il régné en maître absolu pendant presque 15 siècles. Avec Galien l'époque de la médecine grecque peut être considérée comme close. Tout ce qu'après lui les médecins grecs ont produit ce sont des recueils, ou des plagiats défigurés de son système et de ses travaux ; car, à proprement parler, la doctrine de Galien n'a pas été parfaitement saisie et adoptée par les médecins grecs. L'influence de cette doctrine ne se manifestait dans toute sa puissance que longtemps après sa mort, lorsque l'école empirique s'affaissait sous la torpeur qui s'emparait partout des esprits, et que la saine observation des phénomènes de la vie était remplacée par les vaines subtilités d'un dynamisme ontologique. Les meilleurs parmi les médecins grecs se contentaient de traiter l'art médical d'une manière empirique, et le reste se plongeait de plus en plus dans la superstition et la théosophie. C'est que toute la culture intellectuelle était déjà en décadence (Haeser). Et en effet, lorsque sous le règne de Théodose le paganisme succombait tout à fait, le fanatisme des nouveaux dogmes arrivait à son paroxysme ; rien de l'antique civilisation n'échappait alors à la fureur de destruction qui s'était

emparée des masses ignorantes. La dernière école d'Athènes était fermée en 529 ; St. Cyrille à Alexandrie condamnait à la mort la plus cruelle Hypatia, la commentatrice de Platon en 414. Grégoire I. intitulé le Grand, célèbre par sa manie de démolition, déclarait solennellement que l'ignorance était la mère de piété, et parlant de ce principe, il chassait de Rome toutes les études mathématiques, brûlait la bibliothèque construite par Auguste, détruisait surtout les œuvres de Tite-Live, proscrivait l'étude des classiques, mutillait ou abattait les antiquités architectoniques de la grande ville.

A Constantinople Léon l'Iconoclaste (en 726) abattait à son tour les images saintes, ordonnait la suppression des écoles ; Constantin Copronyme (en 760) poursuivait les moines et démolissait les bibliothèques. Ni les efforts de l'Impératrice Irène, ni la sagesse de Léon le philosophe, ni l'exemple encourageant de Constantin Porphirogénète, ni l'intelligente activité de Photius, le Patriarche de Constantinople, ne pouvaient arrêter la civilisation grecque dans sa chute fatale. De sorte que les rares ouvrages de médecine qui nous sont arrivés de cette époque ne sont que de tristes témoignages de la part que l'art médical avait prise à la décadence générale. Certes toute trace de l'antique et glorieuse civilisation serait à jamais perdue, s'il n'était arrivé sur la scène du monde un peuple, dont le génie puissant était seul capable de recueillir l'ensemble de cette civilisation et de le transmettre aux générations futures. Ce peuple était le peuple Arabe.

La presqu'île de l'Arabie, d'une étendue de 45,000 milles carrés, est entourée d'un côté par la Mer Rouge, les golfes arabique et persique et leurs inaccessibles rochers de coraux, et de l'autre par des déserts immenses. Dans les provinces du sud, des villes et des campagnes riches et paisibles fleurissaient dès la plus haute antiquité, et des tribus nomades de bédouins habitaient le nord. Le royaume des Yoctanides prospérait vingt-cinq siècles avant l'ère chrétienne; le roi Hérat Arrayes avait entrepris plusieurs campagnes jusqu'à l'Indus et dans la Chine, et la plus ancienne histoire de l'Égypte parle d'invasions de peuples arabes (des Hyscos). Les riches ressources du pays attiraient de très-bonne heure les navigateurs hardis vers ses rivages ; et des conqué-

rants avides et ambitieux se hasardaient à se montrer sur ses frontières défendues par un peuple courageux. Bientôt un commerce paisible s'établissait entre les indigènes et les phéniciens, les indiens, les persans, les égyptiens, les juifs et les grecs. Et le peuple Arabe se donnait sous l'heureux ciel de sa patrie, « *le pays de liberté et de privations* », une civilisation indépendante et surtout une poésie que favorisait singulièrement la beauté du climat, l'ardente sensualité du peuple, et, par dessus tout, une langue qui avait toutes les qualités de se plier à une culture supérieure (Haeser).

Aussi trouvons-nous, dans les temps les plus reculés une médecine arabe, si une somme de connaissances empiriques peut mériter ce nom. Mais la culture de l'art de guérir ne laissait pas de suivre le progrès général ; et les éléments indiens, égyptiens, persans d'abord, plus tard les éléments juifs et grecs sont venus exercer une influence considérable sur cette médecine populaire.

Cependant l'histoire du peuple arabe, proprement parlant, date de la fondation de l'Islam par Mouhammed. C'est par lui qu'il est arrivé non seulement à une puissance politique prodigieuse, mais aussi à un contact intime avec les peuples les plus civilisés. Les écoles d'Alexandrie et celles établies en Asie par les Nestoriens exercèrent la plus grande influence sur ce peuple ardent à s'instruire. C'était en 608 de l'ère chrétienne que Mouhammed, issu de la célèbre tribu des Koreïchites, s'éleva pour annoncer une religion nouvelle à ses compatriotes et pour la prêcher à tous les peuples de la terre. Mouhammed voulait donner à son peuple une religion qui fût conforme au caractère de celui-ci. Il voulait réunir par un lien moral les différentes tribus qui s'exterminaient par la haine et la vengeance. Animé de ces idées, possédant de grandes et de nobles qualités, éclairé par la divine lumière de la poésie, armé d'une volonté inflexible et d'une âme ardente qui etaient modérées par la pitié, la bienveillance et la douceur, Mouhammed s'est levé, a entrepris la mission ardue, pleine de luttes formidables et ne s'est reposé que le jour où il fut arrivé au but qu'il s'était proposé. Implacable contre ses ennemis tant que ceux-ci l'attaquaient, il ne connaissait point la vengeance ; il était doux envers les vaincus, indulgent et to-

lérant envers tous les dissidents. Et quoique dès le début, contraint par les circonstances, il se soit servi de l'épée pour propager sa doctrine, il n'a jamais forcé les vaincus d'accepter sa religion; et plus tard dans les pays de l'Islam on ne demandait aux croyants d'autres religions qu'un léger tribut. L'entreprise de Mouhammed réussit d'une manière qui est sans exemple dans l'histoire du monde. Dans l'espace de quelques années l'Arabie, la Syrie, la Phénicie, l'Égypte, la Perse obéissaient au croissant, et bientôt la Sicile et l'Espagne furent aussi soumises au sceptre des Khalifes.

Les germes des sciences à peine fleuris chez les Arabes ne pouvaient, sans doute, prospérer à leur aise au cliquetis des armes et dans le tumulte continuel des guerres du commencement de l'Islam. Pendant presque un siècle et demi de l'hégire nous ne trouvons chez les Arabes que de rares auteurs ; et ceux-ci sont, en général, des syriens, des juifs, des persans et des grecs qui traduisaient en arabe les auteurs grecs, syriens et indiens. Cependant les éléments d'une civilisation indépendante et supérieure étaient déjà formés, et ils se développèrent bientôt forts et puissants.

Une circonstance des plus importantes leur à été surtout favorable. Le Khalife Mouavia ayant transporté sa résidence à Damas, dans la Syrie, province entièrement peuplée par les grecs, organisait son État d'après les constitutions politiques de ces derniers, et se servait surtout de leur aide pour la construction des mosquées, des écoles et des établissements publics. Le même Khalife fondait à Damas une école supérieure. Déjà sous Abd el-Mélik, le second successeur des Ommiades, deux médecins grecs, Théodonus et Théodocus, établissaient à Damas une école de Médecine, qui compte parmi ses élèves, entre autres, l'un des plus célèbres naturalistes et médecins arabes, Phorat Ibn Chdinata. Sous le règne des puissants et magnifiques Abbassides, surtout sous El-Mansour (en 152 h.), Haroum el-Rachid (164-186 h.) et sous El-Mamoun, appelé l'Auguste de l'Orient, (190-211 h.), s'élevaient à Bagdad, à Bassora, à Koufa, à Samarkand et à Isphahan de nombreux établissements qui rivalisaient avec les écoles d'Alexandrie, de Nissibe et de Djondissabour. El-Mamoun fondait à Bagdad une école de méde-

cine, un hôpital (1), une pharmacie et une commission d'examen pour les candidats en médecine.

Haroun El-Rachid élevait l'école de Bagdad au rang d'une Académie, et trois cents savants entreprenaient des voyages scientifiques à ses frais. La plupart des professeurs de ces écoles, étaient, au commencement, des chrétiens ; ce qui fait le plus grand honneur à la tolérance religieuse des Arabes. Ce fut El-Mamoun qui, le premier, a fait rechercher les ressources scientifiques des grecs et à institué plusieurs comités de traducteurs de leurs œuvres. Après une campagne heureuse contre les Byzantins, El-Mamoun entrait en négotiations avec l'Empereur Michel III et proposait d'abandonner tout les pays conquis par lui, si l'Empereur lui procurait des traductions d'ouvrages scientifiques qui se trouvaient en Grèce (Kolb). Son successeur Mostanser fondait une bibliothèque et ordonnait des honoraires fixes pour les professeurs. Motévekil faisait reconstruire l'école d'Alexandrie détruite, en 640, par Amrou, le commandant des armées d'Omar (2). Sur les ruines de Carthage, au Fez et à Maroc, les arts et les sciences commençaient à refleurir sous le règne des Edrisites, surtout sous Abdalah Ben Hadiah et sous Yahya. Après la conquête de la Sicile et de l'Italie inférieure des instituts arabes se fondérent à Palerme et à Tarente, instituts qui ont exercé la plus grande influence sur la renaissance des lettres en Occident.

Avec l'établissement du règne des Ommiades en Espagne, ce pays fut le centre du commerce, de la richesse et de la science des Arabes. Abd el-Rahman et surtout El-Hakem II fondèrent les écoles de Cordoue, et une bibliothèque contenant 225,000 volumes, d'après quelques

---

(1) Le premier hôpital mahométan a été bâti par El-Vélide Ben Abd el-Mélec, le 6me des Ommiades, en 85 h. Ce premier exemple fut suivi par plusieurs autres. La plus grande de ces institutions était celle du Caire bâtie en 661 h. Cet hôpital contenait une pharmacie, une salle pour les cours de médecine et de chirurgie ; il avait même une polyclinique pareille à celle des hôpitaux modernes.

(2) L'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie et le fait que 400 bains publiques aient été chauffés pendant 6 mois par les livres, n'est qu'une fable. Humbold, Kolb, Schlosser nient l'authenticité de cet événement qui n'est basée que sur le témoignage de deux auteurs qui ont vécu 580 ans après l'événement.

auteurs 600,000. Des établissements pareils s'élevaient durant tout le 11me et le 12me siècles à Séville, à Tolède, à Murcia et à Alméira, établissements célèbres dont les cours étaient suivis non-seulement par des élèves musulmans, mais même par des élèves juifs et chrétiens. Partout dans cet immense empire arabe les arts et les sciences étaient cultivés avec une ardeur et un zèle, auxquels n'a manqué que la suite pour éclipser tout ce qu'on a vu de pareil dans l'histoire de la civilisation ancienne et moderne (1).

Cependant les Arabes qui cultivaient si sérieusement toutes les branches de la science et les arts, qui étaient arrivés dans la poésie à la gloire d'une littérature indépendante, et qui avaient sauvé et conservé les trésors (2) de la civilisation antique, les Arabes, disons-nous, adoptèrent dans l'art médical le système de Galien.

Ni la philosophie, ni la médecine grecques ne pouvaient pourtant convenir aux Arabes ; la première était pour eux trop sèche et trop décharnée, la dernière ne suffisait point à leur constitution, à leur manière de vivre, à leur climat et aux différentes maladies inconnues aux grecs. Aussi ont-ils dû souvent modifier, changer, arranger autrement la médecine grecque. Et, si les médecins arabes parlent souvent des grecs avec éloge et citent leurs opinions, il ne faut pas en conclure que la médecine arabe ne soit que la médecine grecque défigurée et servilement traduite.

Si toutes les parties de l'art de guérir n'ont pas été aussi habilement traitées, si l'anatomie et la physiologie n'ont pas gagné beaucoup chez les arabes, en revanche la diététique fut cultivée d'une maniére magistrale et même minutieuse; la clinique fut enrichie par la descrip-

---

(1) Dans une époque où les peuples latins avaient à peine deux universités et n'avaient nulle part une bibliothèque importante, les Arabes avaient 70 bibliothèques publiques et 17 instituts d'instruction supérieure. Cordoue comptait 150 auteurs, Murcia 62, Alméria 52. Parmi les chrétiens qui avaient suivi les universités arabes d'Espagne nous citerons Gerbert (plus tard pape Sylvestre II, en 950), les anglais Adélard, Robert, et Daniel Morley (Wustenfeld, die Akademien der Araber Gœtt. 1847-48.)

(2) Outre les ouvrages de médecine des grecs, ils avaient traduit en arabe les œuvres d'Aristode, d'Euclide, d'Alexandre d'Aphrodisias, de Ptolomée, d'Homer, de Pline. Scot, au moyen-âge traduisait l'histoire des animaux de Pline de l'arabe en latin.

tion exacte de plusieurs maladies inconnues jusque là. La matière médicale a acquis surtout un développement brillant, par la découverte de médicaments nouveaux ; surtout par les préparations chimiques inconnues aux anciens et par une organisation soigneuse de l'art pharmaceutique. Sérapion et Mésuë peuvent être considérés comme les véritables fondateurs de la nouvelle pharmacie. La chirurgie n'a pas laissé d'avoir sa part de progrès chez les Arabes, quoique ici des considérations religieuses et une pudeur nationale exagérée aient exercé une influence peu favorable, dont se ressentaient surtout les maladies chirurgicales des femmes et les cas d'accouchements difficiles. Il s'est formée, en un mot, chez les Arabes une médecine, laquelle, quoique basée sur la médecine grecque, avait son caractère et son génie particuliers ; car avant la connaissance des auteurs grecs, les Arabes avaient étudié les médecins indiens ; égyptiens et persans, et l'on ne peut guère contester que bien des connaissances des auteurs grecs étaient la propriété de l'antique civilisation orientale, qui après de longs détours retournaient de nouveau à leur pays d'origine.

Nous diviserons la médecine arabe d'après Haeser en trois époques : 1° époque de traducteurs, 2° époque de travaux originaux, 3° époque de décadence ; et parmi les nombreux auteurs de toutes ces époques nous ne citerons que les plus célèbres.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

LES TRADUCTEURS.

بختشوه

LA FAMILLE BAKHTICHUA.
(150-450 h.).

Parmi ceux qui, les premiers sous le règne des Khalifes, se sont occupés de la médecine grecque et arabe, les membres de la famille Bakhtichua sont les plus célèbres.

Ils avaient été élevés, pour la plupart, à Djondissabour et exerçaient dans les palais des Khalifes. Cette famille a donné de médecins illustres pendant trois siècles. Les plus renommés des Bakhtichua sont Djordjis (George) Ben Djabril (Gabriel) Ben Bakhtichua et ses descendants: Bakhtichua Ben Djordjis, Djabril Ben Bakhtichua, Djordjis Ben Bakhtichua, Obeidallah Ben Djabril, Djabril Ben Obeidallah et Yahya Ben Bakhtichua.

ابو يوسف يعقوب بن اسحق بن الصباح الكندى

(Abou Youssouf Yacoub Ben Ishac Ben el-Sabbah el-Kindi) (vers l'an 260 h).

ALKINDUS

Issu d'une famille noble, surnommé par les Arabes le Philosophe pour sa vaste érudition, El-Kindi vivait à Bagdad sous le règne de El-Mamoun et de El-Motassim, et s'occupait surtout de traductions des œuvres grecques. De tous ses nombreux travaux (200 d'après Casiri), travaux qui embrassent la Philosophie, les Mathématiques, l'Astronomie, l'Astrologie, la Météorologie, l'Optique, la Musique et de ses 22 ouvrages de médecine un seul est connu: كتاب فى القراباذين *Le livre des médicaments composés* qui n'est pas imprimé en arabe.

ابو زكريا يحيى بن ماسويه الجندسابورى

(Abou Zakéria Yahya Ben Masséveih el-Djondissabouri) (m. 243 h.).

MESUE SENIOR.

Il était le fils d'un pharmacien à Djondissabour, fut l'élève de Djabril Ben Bakhtichua, plus tard directeur de l'hôpital de Bagdad et médecin des Khalifes, depuis Haroun El-Rachid jusqu'à El-Motévékil. Il a beaucoup traduit du grec; de toutes ses œuvres nous ne possédons que quelques fragments cités par Rhazès (1).

---

(1) On remarque déjà chez Mésuë l'horreur des remèdes violents, horreur que plus tard éprouvaient tous les médecins arabes. Au lieu des drastiques des Grecs Mésuë employait de purgatifs doux que les arabes avaient connus

ابو زيد حنين بن اسحق بن سليمان بن ايوب العبادى

(Abou Zeid Honein Ben Ishac Ben Soleiman Ben Eyoub el-Ibadi) (194-260 h.)

JOANNITIUS.

Médecin chrétien, fils d'un pharmacien à Hira, élève de Mésuë, Honein vivait aussi à Bagdad. Connaissant à fond la langue et la philosophie grecques, il faisait des conférences, plus tard il fut médecin de Motévékil. Honein a traduit plusieurs œuvres d'Hippocrate, de Galien, de Dioscoride, de Platon, d'Aristote, de Ptolomée, d'Archimède et d'Euclide ; ses traductions sont considérées comme les meilleures. De tous ces ouvrages (33 d'après Wustenfeld) il n'existe aujourd'hui qu'un seul intitulé : المدخل فى الطب *Introductio in medicinam*, c'est un ouvrage élaboré d'après la εἰσαγωγὴ de Galien. On y trouve en détails tous les principes de la médecine arabe, fondée sur une infinité de forces élémentaires, par lesquelles on veut expliquer les phénomènes vitaux. L'ouvrage de Honein n'en est pas moins riche en observations intéressantes et faits pratiques; la diététique, surtout, y est traitée tout à fait d'après les principes d'Hippocrate.

LES SABIENS (221-291 h.)

Parmi les médecins arabes sous le règne des Khalifes nous devons citer la famille Corra, en Mésopotamie, appelée, les Sabiens, du nom de la secte à laquelle elle appartenait. Presque tous les membres de cette famille furent des médecins illustres et des traducteurs infatigables des ouvrages grecs. Le premier et le plus célèbre était Thâbit Ben Corra (230-300), astronome et médecin de Mothadhid.

عيسى بن على

ISSA BEN ALI.

Médecin chrétien à Bagdad, célèbre par ses traductions et par son ouvrage ophthalmologique, imprimé en

---

dans leurs relations commerciales : par exemple, la Casse, le Séné, le Tamarin ; et il tâchait de corriger les effets violents de la Scammonée par l'addition des racines de violettes ou du jus de citron.

latin : تذكرة الكحالين *liber memorialis ophthalmicorum.* Ce travail, qui selon l'aveu de l'auteur même, est fait d'après les œuvres de Galien et de Honein, contient trois parties : 1° Anatomie et physiologie de l'œil, 2° Maladies externes, 3° Maladies internes et cachées.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

TRAVAUX ORIGINAUX.

ابو بكر محمد بن زكريا الرازى

(*Abou Bekr Mouhammed Ben Zakéria el-Razi.*) (m. 320 h.)

RHAZÈS.

Rhazès se trouve à la tête de la série des médecins arabes, qui abandonnant l'ornière des anciens ont commencé à enrichir l'art médical par des travaux originaux et sérieux. Né en Perse, dans la ville de Ray, Rhazès s'est livré, dans sa première jeunesse, à la philosophie et à la musique. Il touchait à sa 30me année lorsqu'il alla étudier la médecine à Bagdad ; il y eut tant de succès et de renommée que bientôt il fut appelé à diriger l'hôpital de sa ville natale, et plus tard celui de Bagdad. Ses compatriotes l'appelaient le *Galien des Arabes* ; distinction qu'il avait justement méritée. Généreux jusqu'à l'abnégation il est mort pauvre.

ŒUVRES DE RHAZÈS.

Le nombre des œuvres de Rhazès monte, d'après Wustenfeld, à 237, dont nous ne possédons aujourd'hui que 36. De ces 36 œuvres 6 seulement sont imprimées en latin et une seule en arabe :

1°. كتاب الطب المنصورى *(Kétab el-tebb el-Mansouri)* : *Liber medicinalis Almansoris.* C'est un court résumé de l'art de guérir, d'après les auteurs grecs et arabes, divisé en 10 livres et dédié à el-Mansour, le prince de Corassan. Il traite dans les 6 premiers livres de la physiologie, de la diététique et de la cosmétique, dans le 7me de la chirurgie, dans le 8me de la toxicologie, dans le 9me de la

pathologie et dans le 10me des fièvres. Le 9me livre était surtout en grande estime au moyen âge, et il a eu plusieurs commentaires jusqu'au commencement du 18me siècle

2°. الحاوى *(El-Hâvi)*: *Continens s. comprehensor.* Un recueil d'anciens auteurs, surtout de grecs, recueil que Rhazès avait écrit pour son propre usage, et que ses élèves, encouragés par le Vézir Mouhammed Ibn el-Amid ont, après sa mort, publié avec plusieurs additions, en deux parties et 36 livres; il embrasse toute la médecine et la chirurgie. L'article intitulé *De mirabilibus, quæ ei aciderunt*, est très-intéressant; c'est une série de cas cliniques observés par Rhazès lui-même. Charles d'Ajou, au 13me siècle, envoyait un ambassadeur au roi de Tunis pour le prier de lui céder un exemplaire de *Continens.*

3°. كتاب فى الجدرى والحصبة *De variolis et morbillis* appelé aussi *Liber de pestilentia*, seule œuvre de Rhazès imprimée en Arabe. Elle est traduite en anglais par Greenhil. Oxford 1049.

4°. الاقراباذين *Artidotarium.*— Une étude sur la composition et la préparation des médicaments.

5°. تقسيم العلل *Divisio morborum s. Divisiones.*—Traité des symptômes et des traitements des maladies.

6°. المدخل الى الطب *Introductio in medicinam.*— Une espèce d'histoire naturelle générale et de physiologie.

7°. الفصول فى الطب *Aphorismi medici.*—Ce petit ouvrage est divisé en 6 livres, dont le 1er traite du pronostic, le 2me de la pharmacologie, le 3me contient quelques observations cliniques, le 4me parle de la diététique, le 5me cite quelques aphorismes d'Hippocrate et le 6me, le plus intéressant, contient les aphorismes de Rhazès lui-même.

Toutes ces traductions sont, malheureusement, très-inexactes et pleines de barbarismes, dit Reiske, qui a pu les comparer avec les manuscrits arabes de l'Escurial, et il ajoute «*quas perversiones potius quam versiones merito dixeris*».

On trouve encore dans les différentes bibliothèques 24 ouvrages manuscrits de Rhazès, dont les suivants, d'après leur titres, paraissent être les plus intéressants :
a) *Liber pretiosus, de morbis particolaribus membrorum*

(Leyde). b) *Liber medicinæ regius* Des maladies et de leur traitement par la diététique (Leyde). c) *De arte medendi commentarii X* (Escurial). d) *De sanguinis missione* (Escurial). e) *De tumoribus* (Escurial).

LES PRINCIPES MÉDICAUX ET LE MÉRITE DE RHAZÈS.

Rhazès n'a presque rien ajouté à l'anatomie ; dans son ouvrage dédié à el-Mansour il a reproduit les notions anatomiques d'Oribase. Cependant nous trouvons dans ses travaux des passages qui prouvent qu'il avait disséqué des cadavres d'animaux (1). Sa méthode essentiellement pratique ne pouvait se plaire non plus dans des considérations physiologiques. Dans la partie théorique de sa pathologie, Rhazès, d'après son aveu même, suit Galien, mais il y ajoute des explications justes et méthodiques. Par contre, ces principes pratiques méritent les plus grands éloges, ils prouvent qu'avec des conditions plus favorables, Rhazès aurait pu prétendre à une des premières places dans l'histoire de notre art. Un esprit d'observation habile et juste souffle dans tous les ouvrages pratiques de ce grand médecin ; et en cela il se raproche le plus d'Hippocrate. Il prend partout en considération les influences atmosphériques et climatiques sur les maladies et il consacre une attention particulière à la diète ; sa thérapeutique est des plus simples et tout à fait naturelle. Il s'est distingué surtout par sa séméiologie et son habileté dans le pronostic, deux branches de l'art médical, dans lesquelles les Arabes ont servi partout de modèle. Enfin, esprit éminemment pratique, Rhazès était un grand adversaire de l'uroscopie exagérée et de tous les procédés de charlatanisme.

L'OUVRAGE DE RHAZÈS

De la variole et de la rougeole.

Nous devons une mention toute spéciale à cet ouvrage. C'est l'œuvre qui fait ressortir de la manière la plus bril-

---

(1) Rhazès connaît par exemple le nerf pathétique et avertit le chirurgien de le ménager dans l'opération de la fistule lacrymale ; il parle du rameau récurrens du nerf vague et fait observer qu'il est quelquefois double du côté droit. Il connaît aussi le muscle crico-thyroïdien et la présence de l'ouraque dans le cordon ombilical.

lante le génie de l'auteur, qui se trouvait dans ce travail, pour ainsi dire, relégué seul dans sa propre expérience. Il le fait même observer au commencement de son ouvrage : Galien, dit-il, tout en ayant reconnu la variole, ne donne dans ses écrits, que de renseignements rares et vagues sur sa symptomatologie, et ne donne aucun détail sur son traitement. Aussi le médecin Arabe s'occupe-t-il dans son traité surtout de la thérapeutique de cette maladie. Comme une première question à résoudre, il pose le problème d'arrêter au début le processus morbifique par les *Extinguentia* ; et lorsqu'on n'y réussit pas, ou bien qu'on n'y réussit qu'en partie, il conseille d'aider la nature dans ses efforts à éliminer l'élément morbide. Pour atteindre au premier but, Rhazès prescrit l'eau froide en boisson et en grande quantité, l'usage de légers acides, et parmi les médicaments, le camphre, auquel sous ce rapport et sous bien d'autres encore, il attribue une grande vertu. Plus tard lorsque la fièvre devient très-ardente, il conseille la saignée jusqu'à lipothymie.—Pour le second cas, dans le but d'attirer l'exanthème vers la peau, Rhazès se contente de l'usage de la chaleur extérieure, surtout des bains de vapeur ; et il considère la continuation des *Extinguentia* et, en général, de toute autre médication perturbatrice, non-seulement comme inutile, mais nuisible même. Il traite d'une manière très-minutieuse des moyens cosmétiques pour prévenir la destruction des différents organes et les cicatrices vicieuses. Il emploie, dans ce but, les astringents ; il conseille d'ouvrir de bonne heure les gros boutons sur les membres supérieurs et inférieurs, pour prévenir leur sphacèle. Il prescrit les astringents et le excitants mécaniques contre les cicatrices sur les autres parties du corps. Il se loue surtout de l'usage des sels de Saturne (*Lythargyrus dealbatus)*, des frictions, des bains et des moyens qui favorisent le développement du tissu adipeux. La prognose de la variole est traitée avec une habileté et une précision admirables.—Le pronostic est des plus fâcheux si l'éruption d'un teint blanc-gras est molle et confluente ; il est absolument fatal si l'exanthème dur et varicoïde a une teinte vert-violacée.

Les observations de variole dans Rhazès ne sont pas

rigoureusement distinguées de celles de la rougeole. Il est, du reste, très-difficile d'affirmer d'après les passages de l'auteur, si par le mot *morbilli* (hasbah) il entendait notre rougeole. Voilà le résumé de cet ouvrage qui est, à juste titre, un des monuments les plus considérables de la médecine arabe, et qui, d'après le célèbre historien Freind (1), peut être considéré, surtout sous le rapport thérapeutique, comme un des meilleurs travaux écrits sur la variole.

Dans la chirurgie et l'obstérique, Rhazès ne pouvait pas briller ; l'horreur du sang et des considérations religieuses s'opposaient à l'entreprise de grandes opérations. Il a pourtant fait quelques remarques judicieuses dans plusieurs cas chirurgicaux ; il conseille, par exemple, la perforation de l'os unguis pour la guérison de la fistule lacrymale.

ÉDITIONS.

L'ouvrage *De la variole et de la rougeole* est imprimé en Arabe avec la traduction latine, 1766 ; en grec, 1548 ; en français par J. Jaq. Paulet, 1763, à Paris.

يحيى بن سرابي

(Yahya Ibn Sérabi)

SERAPION MAJOR (JANUS DAMASCENUS).

Médecin Syrien, de Damas, contemporain de Rhazès, Sérapion a laissé deux ouvrages de médecine en syriaque, que Moussa Ben Ibrahim El-Hodaïthi et Ibn Balul ont traduits en arabe. L'un de ces ouvrages est divisé en 12 livres et l'autre en 7. Le dernier, appelé كناش *Pandectae*, a été imprimé en latin à plusieurs reprises. Cet ouvrage, très en vogue au moyen âge, n'est qu'une compilation de travaux grecs et arabes.

---

(1) *Itaque Rhazès, scriptor sane intelligens, tam in hoc pestilentia opuscolo, quam in ipso Continente, totum hunc de variolis locum illustravit, ita quidem cumulate plenepue, ut perpauca vel ad signa stabilienda vel ad elicienda præsagia, vel etiam ad curationens, in primo stadio recte tractandam deesse videatur. Ex hoc fonte mihi videntur esse omnia, quæ ad variolas pertinent, hausisse, qui deinde secuti sunt arabum magistri* (Freind opera, Lond. 1733 *foll. p.* 333).

ابو يعقوب اسحق بن سليمان الاسرائلى

(Abou Yacoub Ishac Ben Soleiman el-Israïli) (m. 320 h.).

ISAAC JUDAEUS.

Etait un médecin Juif, exerçant en Egypte, surtout comme oculiste. Plus tard, il a été en Mauritanie, et en dernier lieu à el-Ceïrovân au service d'Abou Mouhammed Obeidallah el-Mahdi. Ses œuvres, imprimées en latin, ne sont pas intéressantes.

غريب بن سعيد

GARIB BEN SAID. (353 h.)

Contemporain du premier, Gârib Ben Saïd (de Cordoue) est digne d'être cité pour son ouvrage sur la Gynécologie et les Maladies des enfants. Cette œuvre, unique dans son genre pour la littérature médicale des arabes, n'est pas encore imprimée et se trouve dans la bibliothèque de l'Escurial.

على بن العباس الا الدين المجوسى

(Ali Ben el-Abbas Ala ed-Din el-Madjoussi) (m. 340 h.)

HALI ABBAS.

Parmi les célèbres médecins arabes du 10me siècle, Ali Abbas est le premier dont les œuvres ont été traduites en latin.

Ali Ben el-Abbas, d'origine persane, était le médecin des Sultans Adhad ed-Davla Ben Bouveih. Il a laissé deux ouvrages dont l'un intitulé الملكى *El-Maléki* (livre royal) est traduit en latin. C'est un travail très-étendu sur la médecine théorique et pratique. Rédigée, en grande partie, d'après les ouvrages grecs et arabes, l'œuvre d'Ali Ben el-Abbas contient cependant bien des articles originaux. Ce travail était considéré comme l'œuvre la plus importante de la médecine arabe jusqu'à l'époque d'Ibn Sina, dont le *Canon,* plus systématique, l'a injustement dépossédée. La partie originale du travail d'Ali Ben el-Abbas contient surtout d'excellents pré-

ceptes diététiques et une thérapeutique simple et douce. La chirurgie est traitée d'après Paul d'Égine ; on y remarque cependant des procédés et des méthodes qui lui sont propres. Les observations obstétricales sont surtout intéressantes ; on y voit d'une manière claire que l'accouchement, dans toutes ses parties, était confié aux sage-femmes, et que celles-ci devaient exécuter même les opérations les plus difficiles ordonnées par le médecin.

Comme contemporain d'Ali Ben el-Abbas, le maître d'Ibn Sina, nous devons citer Abou Sahl Issa Ben Yahya el-Massihi el-Djordjani, célèbre médecin chrétien de Corassan, mort l'an 392 h.

ابو جعفر احمد بن ابراهيم بن ابي خالد ابن الجزار

(Abou Djafer Ahmed Ben Ibrahim Ben Abou Khalid Ibn el-Djezzar.) (322-396 h.)

ALGAZIRAH.

Ibn el-Djezzar est un médecin distingué de Ceïrovan, en Afrique, élève d'Ishac Ben Soleïman. De ses nombreux ouvrages un seul est conservé en latin traduit du grec, intitulé : زاد المسافر *(Zâd el-mussafer)*, (*viaticum peregrinantis*) ; c'est un compendium des symptômes, des causes et du traitement des maladies. Outre plusieurs observations intéressantes, ce travail contient une description de la variole et de la rougeole d'après El-Razi ; et c'est dans cet ouvrage que les grecs ont appris à reconnaître ces deux maladies.

ابومنصور موفق بن على الهروى

(Abou Mansour Movafik Ben Ali Alhéroui) (vers 400 h.)

ALHERVI.

Alhéroui, médecin persan, appartient à cette époque ; il a un travail sur la matière médicale et sur les aliments, composé d'après les sources grecques, arabes et indiennes, mais il est moins complet que l'ouvrage de El-Beithar sur le même sujet.

L'AGE D'OR DE LA MÉDECINE ARABE DE 400-600 h.

Dans cette période de deux cents ans l'étude de la Médecine arrivait à son apogée dans tout l'empire de l'Islam. Tandis que Ibn Sina, Ibn Botlan, Ibn Djezla, Ibn el-Talmid, les trois Hibétallah et Fahr ed-Din el-Razi brillaient en Orient, l'Espagne était illustrée par Ibn Khaldoun, el-Kermani, Ibn Vafid, Aboul-Cassem el-Zahravi, les familles d'Ibn Zohr et d'Ibn Rochd ; et l'Égypte ne se distinguait pas moins par Ibn Masséveih, Ibn el-Heithem, Ali Ben Rodhvan, Ibn Djemi et Moussa Ben Meimoun.

ماسويه المارديني

(Masviyah El-Mardini) (m. 406 h.)

MESUE JUNIOR.

Sous le nom de Mésué le jeune on cite un médecin chrétien, appartenant à la secte des jacobites ; né à Mardin sur le bord de l'Euphrate, il a étudié la médecine et la philosophie à Bagdad ; plus tard il a exercé au Caire, et a été médecin du Khalife El-Hakim.

On trouve sous son nom, les ouvrages suivants :

a). الادوية المسهلة *De medicinis laxativis (solutivis).*

b). الاقراباذين *(El-Ecrâbâzin) Antidotarium s. Grabbadin medicamentorum compositorum*, divisé en 12 chaptires. Il a été longtemps considéré comme le modèle de l'art pharmaceutique.

c). *Practica medicinarum particularium.*

ابوعلى الحسين بن عبدالله بن الحسين بن على الشيخ الرئس ابن سينا

(Abou Ali el-Hosseïn Ben Abdallah Ben el-Hosseïn Ben Ali el-Cheïkh el-Reïs Ibn Sina).

AVICENNE.

Le plus célèbre des médecins Arabes, Ibn Sina appelé à juste titre *el-Cheïk el-Reïs* (le prince des médecins), est né à Afchéna, petit village près Kharmatin, dans la province de Bokhara, l'an de l'hégire 370. Dès l'âge le plus tendre il fut emmené par son père à Bokhara, et confié aux soins des maîtres les plus célèbres de cette

ville. A l'âge de 17 ans Ibn Sina connaissait par cœur le Koran et quelques autres livres philosophiques. Bientôt il commençait l'étude de la jurisprudence sous la direction du moine Ismaïl. Plus tard le philosophe el-Nathili est devenu son instituteur, qui n'a pu le contenter, et il a dû quitter Bokhara. Ibn Sina commença alors à étudier la physique, la métaphysique et la médecine. Issa Ben Yahya el-Massihi était son maître dans cette dernière science. Pendant une maladie du Sultan Nouh Ben Mansour Ibn Sina fut appelé par les vieux médecins en consultation ; et ceci lui procura l'occasion de profiter de la riche bibliothèque du Sultan, bibliothèque qui a été brûlée dans cette intervalle. Ses ennemis l'accusèrent d'y avoir mis le feu afin de faire disparaître la source de sa science. A l'âge de 18 ans il avait terminé ses études et recevait l'emploi de préfet et de receveur de dîmes. Il n'avait que 21 ans lorsqu'il a écrit pour son bienfaiteur, Aboul Hassan, un ouvrage sur toutes les sciences, excepté les sciences mathématiques. Ibn Sina perdait son père à l'âge de 22 ans, et le Sultan Ali ben Mamoun lui accordait un appointement. Cependant ce revenu ne lui suffisait pas; aussi le voyons-nous émigrant de contrée en contrée, passer tour à tour dans les palais de différents princes à Nisa, à Abiverd, à Tous, à Samarkand, à Djadjéra et enfin à Djordjan, où il recommençait ses conférences. Delà il partait pour Ray, puis pour Cazoin et ensuite pour Hamadan, où il entrait au service d'une grande dame, du nom Kobdanéveïh. Là, Ibn Sina guérissait dans l'espace de 15 jours l'Émire Chems ed-Davla qui souffrait d'une colique, et l'accompagnait dans une guerre. Au retour à Hamadan il était nommé Vézir, mais les soldats mécontents de ce choix menaçaient de le tuer, et il fut obligé de se cacher pendant quelques temps.

Cependant il guérissait une seconde fois de la même maladie l'Émire qui le réinstallait dans son poste de Vézir. Ibn Sina reprenait le cours de ses conférences et menait en même temps une vie licencieuse. Après les conférences du soir il passait les nuits avec ses élèves en libations effrénées accompagnées de chants et de musique. A la suite de la mort de l'Émire Chems ed-Davla, Ibn Sina perdit derechef son poste et fut ar-

rêté pendant quatre mois dans la forteresse de Ferdédjan. Au bout de ce temps il parvenait à s'évader et arrivait à Isphahan, où il était reçu avec beaucoup d'honneur par l'Émire Ala ed-Davla qu'il accompagnait dans plusieurs campagnes. Chargé par l'Émire, Ibn Sina corrigeait les anciennes tables astronomiques d'une manière très-remarquable, et écrivait en même temps plusieurs œuvres grammaticales. Il est mort pendant une campagne de l'Émire contre la ville de Hamadam l'an de l'hégire 428 (1037.) Sa maladie était la suite d'abus alcooliques et amoureux, maladie qu'il avait, du reste, aggravée par ses propres et imprudentes expérimentations thérapeutiques. Aussi un poëte arabe a-t-il dit pour lui, que « sa philosophie n'avait pu lui apprendre de bonnes mœurs, ni sa science médicale n'avait pu lui enseigner l'art de conserver sa santé et sa vie. »

ŒUVRES D'IBN SINA.

D'après Wustenfeld 105 ouvrages imprimés et manuscrits portent le nom d'Ibn Sina, les plus importants en sont les suivants :

A) *Ouvrages imprimés.*

a) القانون فى الطب *El-Kanoun fil-tebb. Canon medicinæ.* C'est le système de médecine le plus complet qui ait été écrit jusqu'à l'époque d'Ibn Sina. Il est divisé en 5 كتاب *Kétab* (livres); chaque *Kétab* en plusieurs فنون *funoun* (articles), chaque فن *fen* en plusieurs تعليم *taalim* (traités), chaque *taalim* en جمل *djoumel* (sommes) et les جملة *djoumlat* en فصول *fussoul* (chapitres), le فصل *fasl* est la dernière subdivision.

Éditions : 1° en arabe, à Rome 1591. 2° en hébreux à Naples 1491. 3° plusieurs éditions latines.

b). المنظومة فى الطب *Canticum de medicina.*

c). مقالة فى النفس *Tractatus de anima s. Aphorismi.*

d). *Liber de animalibus.*

e). كتاب لنجاة *Liber liberationis.*

f). رسالة فى السكنجبين *Tractatus de syrupo acetoso.*

Il a, en outre, plusieurs ouvrages sur l'Alchimie et la philosophie.

B.) *Ouvrages manuscrits.*

Parmi ces ouvrages nous devons citer les suivants :

a). *Liber sanationis*, 18 vol. (à Leyde et Oxford. — b). *Compendium medicinæ* (à Vatican). — c). *De venenis ed eorum curatione* (à Florence.)

LE MÉRITE D'IBN SINA.

Ibn Sina a été, à juste titre, considéré de tout temps comme le principal représentant de la médecine arabe. Il a pour celle-ci le même mérite que Galien a eu pour la médecine grecque. Il a reproduit dans un système, qui est plus complet et plus méthodique que celui du médecin de Pergame, et dans un style (1) qui est un modèle de beauté littéraire, l'ensemble de l'art médical tel qu'il s'était formé chez les Arabes. Son système étant au fond celui de Galien, Ibn Sina ne peut, sans doute, prétendre au mérite de l'originalité, mais il n'en est pas moins digne d'éloge, d'avoir pu saisir d'une manière aussi habile l'esprit du système de Galien, et d'en avoir développés les principes avec une clarté aussi remarquable. Et en effet, si quelques ouvrages de ses prédécesseurs, par exemple, ceux de Rhazès et ceux d'Ali Abbas sont plus originaux et plus individuels que ceux d'Ibn Sina, c'est pourtant le système de ce dernier avec son admirable fini, c'est le *Canon*, et non pas le *Hâvi* ou bien le *Maléki*, qui, dans les écoles arabes d'abord et ensuite dans les écoles de l'Occident, arrivait à la renommée qui bientôt obscurcissait celle de Galien lui-même (2).

LE « CANON. »

Anatomie et physiologie.

Le premier livre du *Canon* contient les institutions de la médecine. Le premier chapitre traite de la définition et de la mission de l'art de guérir, de ses rapports avec la philosophie, des éléments, des humeurs, des tempéraments, des organes et de leurs fonctions.

---

(1) Les Arabes étudiaient Ibn Sina autant pour la science que pour la beauté de son style.

(2) En plein 16me siècle Julius Scaliger écrivait ce qui suit : *Avicennam in omnibus Galeno esse parem, et lingua sua elegantiorem in multis diligentiorem, in quibusdam etiam superiorem, eumvero philosophum, quocum Galenus ne comparari quidem potest.*

Il ne faut pas chercher dans le *Canon* un travail original sur l'anatomie. Dans cette branche Ibn Sina a suivi fidèlement les observations d'Aristote et de Galien. Sa physiologie est de même fondée sur celle de Galien. Cependant le principe téléologique, que la doctrine de l'Islam favorisait si singulièrement, y est plus développé et plus étendu. On trouve, en outre, dans la physiologie d'Ibn Sina une tendance plus marquée à l'induction philosophique, surtout pour établir la doctrine des forces élémentaires. Ici Ibn Sina abandonne la philosophie de Platon et suit Aristote et principalement sa doctrine sur les forces immanentes : les Entéléchies. Malgré tout, l'influence heureuse du progrès de la physique chez les arabes se fait déjà sentir chez Ibn Sina, qui avec une habileté remarquable cherche à expliquer bien des phénomènes physiologiques par les lois de la physique.

Pathologie et thérapeutique générales.

Le second chaptire du premier livre du *Canon* traite des maladies, en général, et de leurs symptômes ; il y consacre une recherche minutieuse à l'étude du pouls et de l'urine. Le troisième chapitre du même livre contient l'étude de la diététique et de la prophylaxie. Il commence ce chapitre par une introduction philosophique sur les causes de la santé et de la maladie, et en même temps sur la nécessité de la mort. Vient à la suite une admirable exposition de la diététique de l'enfance et une histoire bien courte de ses maladies. Puis il traite des exercices corporels, de la diététique des vieillards et de celle des individus qui présentent une « complexion » maladive. Il parle, en suite, de l'influence des climats et des voyages par mer et par terre, au point de vue diététique et prophylactique.

Le quatrième chapitre est consacré à la thérapeutique, il y traite des moyens évacuants et dissolvants, des vomitifs, des lavements, des cataplasmes, de la saignée et de la thérapeutique générale chirurgicale.

Matière médicale.

Le second livre tout entier est réservé à la description des effets des médicaments simples. L'immense arse-

nal thérapeutique d'Ibn Sina contient la plupart des médicaments de Galien et de Dioscoride, auxquels il a ajouté ceux des Arabes et des Indiens. Cependant la pharmacopée arabe est déjà supérieure à celle de Galien par l'usage plus fréquent des *Simplicia,* et par une complication moins grande des composés médicinaux ; il suffit de citer quelques-uns des médicaments les plus importants. Les médicaments métalliques, par exemple, étaient employés par les Arabes, presque toujours, extérieurement, parce qu'ils en redoutaient les effets toxiques. Sous le nom de *Cerussa* ils ont mêlé le carbonate avec l'acétate de plomb. Le mercure, que Galien considérait comme un produit du cinabre, et dont la véritable composition chimique était connue par les arabes, le mercure n'était employé par ceux-ci à l'usage interne que contre l'iléus, comme le conseille Paul d'Égine. Ibn Sina connaissait parmi les conséquences de l'usage interne du mercure, l'odeur de la bouche et le tremblement des membres. Des antimoniaux, Ibn Sina ne connaît que l'*antimonium crudum ;* il attribue aux préparations d'or une propriété réjouissante et vivifiante. L'arsenic *(Sandaraca* et *Auripigmentum)* sert aussi uniquement à l'usage externe, contre les maladies de la peau. Le carbonate de fer et le carbonate de cuivre *(Ferrugo* et *Aerugo)* servent de même extérieurement. Ibn Sina employait, en outre, le cuivre ammonical, dont il corrigeait l'effet par l'addition de sucre de saturne. Immense est le nombre des terres en usage en médecine; il y avait l'arménienne, la samienne, la lesbienne etc.

Nous trouvons comme tout à fait nouveau l'usage du *verre* très finement pulvérisé, employé extérieurement contre les ophthalmies, et intérieurement, comme astringent, surtout contre les calculs des reins et de la vessie ; et dans ces derniers cas les effets en seraient très-efficaces. Parmi les sels, outre le sel de cuisine, le nitre *(Bourak)* paraît avoir été en usage. La classe la plus nombreuse et la plus importante de la pharmacopée arabe est formée par les substances aromatiques, les baumes, les gommes et notamment l'ambre jaune. La canelle est indiquée comme emménagogue et non pas comme un moyen hémostatique. Le musc et le castoréum étaient très en vogue. Comme médicaments

purgatifs, sont employés, outre les moyens diététiques, la coloquinte, la scammonée; l'aloès et la rhubarbe exclusivement comme stomachique. Des médicaments narcotiques, l'opium (le suc du *papaver nigrum*, desséché au soleil) était en usage contre la diarrhée et les ophthalmies. La jusquiame *(hyoscyamus niger, ruber et albus)* était reconnue comme un poison ; par contre, la ciguë et l'aconit sont employés extérieurement contre les maladies de la peau. Enfin les moyens diététiques trouvent partout l'emploi le plus étendu. Le vin même est recommandé souvent, et Ibn Sina, dans sa verve poétique, l'appelle le plus délicieux don de Dieu.

Pathologie et Thérapeutique spéciales.

Dans le 3me livre du *Canon*, Ibn Sina traite des états morbides du corps humain, au point de vue à la fois pathologique, étiologique et thérapeutique. Dans la description des maladies des organes internes il fait en même temps l'anatomie de chaque organe. Il est inutile d'ajouter que dans tout ce livre Ibn Sina suit la doctrine de Galien, qui domine ici avec ses qualités élémentaires et ses classifications. Tout le mérite, toute la réputation d'Ibn Sina se limite ici dans le vaste développement donné à ces principes. Dans l'article où il parle des maladies du cerveau, il décrit les différentes espèces de céphalalgies, les tumeurs externes et internes, les divers troubles des fonctions cérébrales, le sommeil morbide, les troubles de l'intelligence, le vertige, les convulsions et les maladies des nerfs.

L'étude des maladies des yeux est précédée de l'anatomie, de la pathologie et de la thérapie générales de cet organe. Dans la partie spéciale sont traitées les différentes espèces d'ophthalmie, les maladies consécutives à celles-ci, les maladies des paupières, les divers troubles de la vue, entre autres, la cataracte et sa guérison. Le procédé conseillé par Ibn Sina pour le traitement de la cataracte est la Scléroticonyxis ; l'extraction est rejetée parce qu'elle produirait, le plus souvent, l'évacuation de l'humeur vitrée.

Dans la partie consacrée à l'étude des maladies des oreilles, il ne parle que des affections externes de cet

organe. Il traite de la même manière des maladies du nez et de la bouche.—Dans la description des maladies des voies respiratoires il fait jouer le plus grand rôle aux différentes espèces de dyspnées et d'anomalies de la respiration. Après l'étude des maladies de la voix, de la toux et de l'hémoptysie, il parle de la pleurésie, des *dépôts durs et mous* dans les poumons, de l'hydropisie, de l'empyème et de la phthisie ; cette dernière maladie est traitée, dans toutes ses phases, conformément à la doctrine des *qualités élémentaires*.

Cette tendance malheureuse, nous la retrouvons plus marquée dans l'histoire des maladies du cœur, où le *Tremor cordis frigidus et calidus* et les *cordiaux* jouent le principal rôle.—L'étude des maladies du sein est autrement plus sérieuse, et la description des anomalies du lait est surtout soigneusement faite, quoique on y trouve aussi des considérations fondées sur la doctrine des *complexions*.

La doctrine de Galien sur les *qualités élémentaires* arrive chez Ibn Sina à son apogée dans l'article des maladies de l'estomac, du foie, de la rate, et surtout dans celui des affections secondaires, d'engorgements de ces organes: l'hydropisie, l'anasarque, la tympanite et l'ictère. Il en est de même des maladies des intestins, où la doctrine des humeurs trouvait un champ vaste pour se déployer.—Les affections du gros intestin sont traitées d'une manière plus logique.

La puissance de la théorie reprend le dessus dans l'histoire des maladies du rein, et elle arrive à son paroxysme dans l'étude des urines. Cependant Ibn Sina se surpasse dans le chapitre des affections des organes génitaux de l'homme; aucun organe n'est traité aussi à fond, aucune symptomatologie n'est si riche en expériences individuelles; toutes les fonctions, tous les troubles fonctionnels de l'organe mâle de génération sont décrits d'une manière remarquable. L'histoire des maladies des organes génitaux de la femme, au contraire, laisse beaucoup à désirer. Les considérations obstétricales surtout n'ont guère de valeur scientifiques.

Dans le quatrième livre il traite des fièvres. Nous y trouvons la vieille *Febris ephemera*, avec ses innombrables variétés étiologiques, la *F. putrida*, à laquelle

appartiennent toutes les autres formes de fièvres aiguës, excepté la *F. pestilens,* la variole et plusieurs exanthèmes aigus compris sous le nom de *Morbilli.* Vient ensuite l'étude très-étendue des crises ; puis celle des dépôts : les phlegmons, les scrofules, le cancer, la lèpre. Le 5me chapitre contient l'histoire des plaies, le 6me celle des luxations, des fractures, des empoisonnements, et enfin celle des affections qui réclament des moyens cosmétiques, moyens qui étaient surtout en grande vogue chez les Arabes.

Le 5me livre contient l'étude des compositions des médicaments.

ابو الحسن المختار بن بطلان

(Aboul-Hassan el-Mouhktar Ibn Botlan) (m. 444 h.)

ELLUKASSEM ELIMITHAR.

Ibn Botlan était un médecin chrétien de Bagdad. Il a vecu longtemps à Mossoul et Diarbékir, plus tard il est allé en Égypte pour connaître Aly Ben Redhvan ; delà il a passé à Constantinople et puis à Antioche, et il s'est retiré dans un couvent où il est mort. Il a écrit, entre autres ouvrages, les تقويم الصحت *(Takvim el-Sehha) (Tabula Sanitatis),* imprimé en latin.

على بن رضوان

(Aly Ben Redhvan) (m. 453 ou 460 h.)

HALY RODOAM.

Aly Ben Redhvan, né à Djize près le Caire, a été élevé dans cette même ville et il a été le doyen des médecins sous le règne du Khalife el-Hakem. Il a écrit des commentaires sur les œuvres de Galien.

ابو وفد اللخمى

(Abou Vâfid el-Lakhmi) (387-460 h.)

ABENGUÉFIT.

Un des plus célèbres médecins de l'Espagne, Ibn Vâfid vivait à Tolède et il a été longtemps le Vézir du prince Ibn Doul-Noun. Son principal ouvrage intitulé :

كتاب الادوية المفردة *Liber des medicamentis simplicibus*, fait d'après Dioscoride et Galien, contient, dans sa partie générale sur la recherche des effets des médicaments, des règles dont plusieurs sont très-justes.

ابن سرابى

(*Ibn Sérabi.*)

SERAPION JUNIOR.

Ibn Sérabi n'est cité par aucun auteur arabe ; on croit qu'il a vécu vers la fin du 11me siècle. Son ouvrage كتاب الادوية *Liber des medicamentis simplicibus*, est un exposé remarquable et complet de tout ce que les médecins grecs et arabes avaient écrit jusque là sur les médicaments simples. Il n'est imprimé qu'en latin.

ابو على يحيى بن عيسى بن جزلا

(*Abou Aly Yahya Ben Issa Ibn Djezla*) (m. 493 h.)

BEN DJEZLA.

Médecin chrétien né à Bagdad Ben Djezla, (1) embrassa l'Islam l'an de l'hégire 466. Pour sa belle écriture il a été nommé écrivain auprès du Kâdi des Haéfides à Bagdad. Il a un ouvrage intitulé تقويم الابدن فى تدبير الانسان *takvim el-abdan fi tedbir el-insan.*

ابو القاسم خالف بن عباس الزهراوى

(Aboul-Cassem Khalaf Ben Abbas el-Zahrawi)
(Albucasis, Bucasis, Alzaharavius) (*m.* 500 *h.*)

ABOUL-CASSEM.

Malgré la grande renommée d'Aboul-Cassem nous avons bien peu de renseignement sur sa vie.

Né à el-Zahra près de Cordoue en Espagne Aboul-Cassem a été médecin et chirurgien à Cordoue, et d'après quelques auteurs, il a soigné Abderrahman III. Il

(1) On l'a appelé encore Buhualya, Bengesla, Byngeslas, Djozla, Djarolla, etc. par l'altération du véritable nom.

a rédigé un grand ouvrage intitulé التصريف لمن عجز عن التاليف *el-tesrif*, s. *Concessio ei data, qui componere haut valet*, divisé en deux parties. La traduction latine de cette œuvre est incomplète. Chaque partie est subdivisée en 15 articles qui traitent de l'anatomie, de la physiologie, de la diététique et surtout de la médecine pratique, la plupart empruntée à Rhazès. Le dernier article est consacré à la chirurgie ; c'est l'article le plus intéressant et la source la plus importante de l'histoire de la chirurgie des arabes, conservée dans deux excellentes éditions, arabe et latine.

المقالة فى عمل اليد

La chirurgie d'Aboul-Cassem

Aboul-Cassem est resté, dit M. L. Leclerc, dans l'histoire de la médicine comme la plus haute expression de la chirurgie chez les Arabes.

Aboul-Cassem commence son travail sur la chirurgie par une amère plainte de la négligence que ses compatriotes avaient eue pour les opérations chirurgicales ; et comme la première cause de cette négligence il indique l'ignorance de l'anatomie enseignée par Galien. Et en effet, quelques cas cités par lui prouvent que ces reproches étaient justes. Des opérateurs malhabiles avaient causé des hémorrhagies mortelles, avaient arraché des parties de la vessie.

Dans tout le cours de son ouvrage qui est remarquable par sa méthode d'exposer, Aboul-Cassem prouve qu'il embrasse toutes les connaissances de ses prédécesseurs et qu'il est un chirurgien savant, hardi et expérimenté. Il faut bien le dire, Aboul-Cassem a beaucoup emprunté à Paul d'Égine quoiqu'il n'ait nulle part cité cette origine. Son ouvragee est, en outre, intéressant par les dessins d'instruments, intercalés dans le texte ; Aboul-Cassem inaugurait l'ère des illustrations.

Sa chirurgie est divisée en trois parties. La première traite de la cautérisation par le fer rouge ; la deuxième, de la médecine opératoire par les instruments tranchants ; la troisième, des luxations et des fractures.

Usage du fer rouge.

Suivant le conseil de Paul d'Égine, le fer rouge in-

tervient dans presque toutes les maladies, mêmes les plus légères, par exemple, dans la mauvaise odeur du nez, dans le flux lacrymal, dans la toux ; et pour chaque cas il y avait un instrument spécial. Ceux-ci étaient, pour la plupart, très-petits, à peu près comme nos instruments pour les maladies des yeux. Avec sa vaste expérience Aboul-Cassem était prudent, et à côté de chaque précepte il fournit une observation tirée de sa pratique. Il avertit souvent le danger de la lésion des artères. Il a très-bien décrit les enchyrèses dans l'entropion et les fistules lacrymales ; ces dernières sont plus tard opérées par la perforation de l'os unguis. La cautérisation par le fer rouge est très-bien indiquée dans les fréquentes luxations de l'épaule, produites par le relâchement de cette articulation. Paul d'Égine ouvrait aussi les abcès hépatiques par le fer rouge. Cependant Aboul-Cassem hésite devant la difficulté et le danger de cette opération, et conseille d'abandonner les malades à leur destinée. A cette occasion il établit, par la différence des douleurs, le diagnostic différentiel entre l'inflammation du parenchyme du foie et l'inflammation de sa membrane séreuse. Aboul-Cassem est bien plus réservé dans le traitement de l'empyème par le fer rouge. Il guérit les fistules en introduisant dans celles-ci une sonde rougie au feu. Mais le point culminant de cet article est l'usage du fer rouge dans la coxarthrocace et dans la spondylarthrocace. Comme premier signe de cette dernière maladie est indiquée la difficulté de respirer pendant les mouvements du corps. Par contre il proscrit la cautérisation dans les gibbosités produites par les contractions asymétriques des muscles. Il guérit radicalement les hernies, après les avoir réduites, par l'application du fer rouge sur les anneaux correspodants. Il ne parle point de leur traitement palliatif par les bandages ou autrement. L'usage des cautérisations était très-étendu dans le traitement de la lèpre (Lepra), où, *ob stuporem ægroti*, on prétendait que la sensation de la douleur était presque nulle. Cependant Aboul-Cassem conseille expressément de ne pas toucher à la région du tendon d'Achille.

Il traite le cancer par la cautérisation circulaire ; et il conseille de même le fer rouge comme hémostatique dans les hémorrhagies artérielles ; à ce propos Aboul-

Cassem indique qu'il arrêtait aussi ces hémorrhagies, 1° par l'incision complète de l'artère blessée, 2° par la ligature, 3° par les styptiques, surtout par l'eau froide.

Opérations.

La deuxième partie traite de la chirurgie de toutes les parties du corps depuis la tête jusqu'aux pieds, et dès le début il averti d'une manière très-énergique de n'entreprendre aucune opération sans la conviction d'être utile au malade; il défend surtout d'opérer dans l'unique but de se faire payer.

L'hydrocéphale interne était pour Aboul-Cassem toujours mortelle. L'hydrocéphale externe était enlevée par incision. Aboul-Cassem pratiquait l'artériotomie de la temporale : il mettait à nu l'artère, y plaçait double ligature, et en excisait la partie intermédiaire.

La description des opérations ophthalmiques est très-intéressante. Parmi les méthodes du traitement de l'entropion se trouve une qui consiste à y faire un pli transversal, à presser celui-ci entre deux petites tiges reliées ensemble jusqu'à ce que la partie écrasée se détache. L'ectropion est traité par Aboul-Cassem suivant le procédé d'Antillus, c'est-à-dire par l'excision d'une pièce de la conjonctive en forme de *lambda* et par la suture. La description du procédé d'exciser les excroissances conjonctivales est bien remarquable ; la ligature du staphylôme de l'iris et la kératotomie dans l'hypopyon sont dignes d'être citées.

La cataracte est opérée par abaissement ; et lorsque la sclérotique est très-dure on y fait une incision préalable avec une espèce de couteau à cataracte. On a découvert qu'il y avait en Irac un autre procédé : la succion de la cataracte.

Les polypes nasaux qu'on pouvait atteindre facilement étaient arrachés ; on opérait par la ligature ceux qui étaient placés profondément, excepté les polypes cancéreux. La chirurgie dentaire était très-avancée, mais elle était, en général, pratiquée par des barbiers ignorants. Le nombre d'instruments dentaires était très-grand. On limait les dents qui faisaient saillie au dehors ; celles qui avaient une conformation vicieuse étaient fendues par un instrument en forme de hâche ; les dents

qui remuaient étaient attachées par un fil d'or ; celles qui manquaient étaient remplacées par de dents artificielles.

Aboul-Cassem raconte, en outre, à l'occasion de l'histoire des polypes pharyngiens, le cas d'une femme chez laquelle il a mis deux fois la ligature à un polype pharyngien et puis il l'a cautérisé.—Il fait observer que le trop grand raccourcissement de la luette portait atteinte au son de la voix. Contre la longueur de la luette Aboul-Cassem se servait d'une eau, appelée *Aqua acris*, qui était probablement préparée par la potasse et la chaux caustiques, à peu près comme la pâte caustique de Vienne.

Aboul-Cassem conseille d'ouvrir de bonne heure les abcès profonds qui sont à proximité d'organes importants. Si les forces du malade sont dans un état de dépression, il préfère l'évacuation graduelle. Les kystes et les goîtres sont évacués après une ponction exploratrice préalable.

Aboul-Cassem proscrit la trachéotomie dans les cas de *Synanche, quia omnes venæ pulmonis male se habent* ; et il la conseille dans les cas de tumeurs du pharynx et du larynx etc. Il procède par une incision transversale dans l'intervalle des cartilages et il réunit ensuite la plaie cutanée. Il raconte qu'il avait été encouragé par l'observation d'une tentative de suicide où la plaie trachéale avait guéri.

Il a établi d'une manière bien remarquable la différence entre les anévrysmes et les varices ; les premiers se développaient en longueur et laissaient entendre des bruits anormaux. Aboul-Cassem les opérait d'après la méthode d'Antyllus : par la double ligature et l'excision. Il conseille d'opérer la hernie ombilicale par la ligature du sac herniaire, et ensuite par l'excision de ce dernier. Aboul-Cassem aurait de la peine à entreprendre lui-même une opération si dangereuse.

L'ascite avec complication était pour Aboul-Cassem un *Noli me tangere*. Avant l'introduction de la canule il veut qu'on décide du point de l'incision, laquelle se fait à droite ou à gauche d'après l'organe qui est la cause de l'ascite : le foie ou la rate ; et si ces organes ne souffrent pas, l'incision se fait sur la ligne médiane au-dessous de l'ombilique.

Aboul-Cassem remédiait à l'hypospadias par la formation d'une autre orifice urètrale. Par cette occasion il donne une courte description de végétations qui ressemblent au chancre. Il décrit en détail la circoncision et le cathéter métallique.

Il fait l'histoire de la taille d'une manière fort précise; il opère, du reste, d'après la méthode de Paul d'Égine et de Celse. Il dit qu'une incision trop large peut devenir mortelle ou bien produire une fistule urinaire; aussi faut-il briser au préalable les calculs très-gros. De même il perforait les grosses pierres engagées dans l'urètre, après avoir relié la portion du membre derrière le calcul. Aboul-Cassem était arrivé bien près de la lithotriptie. D'après un autre procédé, on retirait la peau du pénis et l'on mettait double ligature, l'une au-dessous et l'autre au-dessus de la pierre, et dans l'intervalle de celles-ci on faisait une incision pour retirer la pierre. Chez les femmes la taille était exécutée par les matrones en présence et sous la direction du médecin.

L'hydrocèle était très-bien distinguée des tumeurs très-rares du cordon spermatique, et était opérée par un procédé qui n'est pas bien expliqué, mais qui ressemble à l'incision. Si le testicule était malade on l'extirpait après la ligature du cordon. Aboul-Cassem préfère pourtant la cautérisation dans l'opération de l'hydrocèle.

L'anévrysme de l'artère spermatique est laissé sans traitement; la varicocèle est traitée par la ligature des veines correspondantes. Cependant Aboul-Cassem appelle cette opération dangereuse et il paraît qu'il ne l'a jamais entreprise.

Les hernies sont traitées radicalement par la ligature du sac ou bien par le fer rouge; ce dernier procédé est surtout recommandé dans les hernies incomplètes. La flaccidité du scrotum est opérée par l'ablation d'une partie de la peau scrotale.

La castration chez l'homme était défendue par la loi religieuse; chez les animaux on l'opérait par l'écrasement, par la ligature ou bien par l'excision des testicules.

Les fistules rectales, en tant que complications d'autres maladies, sont considérées comme incurables. Dans les autres cas, les fistules profondes sont traitées par le

fer rouge, les superficielles par l'incision ou par la ligature.

Dans le chapitre sur les plaies abdominales on reconnaît qu'Aboul-Cassem avait une expérience très-vaste. Il conseille de placer des sutures sur le péritoine même, et cite un cas de guérison. A ce propos il rapporte aussi la suture intestinale par les fourmies conseillée déjà dans Susrutas. Aboul-Cassem connaît, en outre, la suture intestinale au moyen des fils préparés par des boyaux d'animaux.

Il rapporte un cas de nécrose du tibia qu'il a guérie par la résection. Cependant dans les caries osseuses, lorsque la lésion ne se trouve pas très-près de l'articulation de l'épaule ou de la hanche, Aboul-Cassem conseille, en géneral, l'amputation. Pour exécuter cette opération on liait le membre au-dessous et au-dessus de la partie malade ; contre les hémorrhagies intenses on opposait le fer rouge ; et c'est tout à fait le procédé de Paul d'Égine. Il ne parle point de la ligature d'artères ou d'instrument rappelant le tourniquet. A la fin de ce livre il traite de la saignée, des ventouses scarifiées et des sangsues.

Le 3me livre est consacré aux fractures et aux luxations. Dans ce chapitre il a trouvé une moisson très-riche dans les travaux antécédents. Dans les cas graves de hernie du cerveau il s'abstient de toute intervention chirurgicale. Cependant il enlève les fragments d'os fracturés, par des trépanations successives au moyen d'instruments coniques. Cette opération n'est pas pour lui, comme, du reste, pour la plupart des médecins anciens, un moyen pour arriver à un but, mais elle est le but même ; puisqu'il croit qu'il faut éloigner l'os afin qu'il n'endommage pas les parties placées profondément (Haeser).

Les préceptes pour la réduction des luxations, surtout pour celles de l'épaule, sont simples et logiques.

En terminant ici l'histoire d'Aboul-Cassem, nous ne pouvons nous défendre de citer quelques lignes de la remarquable étude de M. L. Leclerc sur le célèbre chirurgien arabe.

« De tous les ouvrages d'Abul-Casem, la chirurgie « est celui qui a popularisé son nom et qui tient la place

« la plus importante dans l'histoire de la médecine.»

Après quelques observations sur le *Tesrif*, M. Leclerc ajoute :

« Vers le milieu du XIIme siècle, à Tolède, Gérard de « Crémone traduisit en latin la chirurgie d'Abul-Casem. « Un siècle plus tard Chem Tob la traduisit en hébreu. « On la traduisit même en provençal, et il en existe un « exemplaire à la bibliothèque de Montpellier.

« Ces traductions contribuèrent puissamment aux « progrès de la chirurgie au moyen-âge. Parmi les « écrivains de cette époque les uns avouèrent hautement « ce qu'ils devaient au chirurgien arabe, les autres se « parèrent de ses dépouilles anonymes.

« Nous ne pouvons mieux faire que de placer ici un « passage emprunté à la *France littéraire :*

« Il y a un fait digne d'attention dans l'histoire de la « chirurgie en France dans la seconde moitié du XIIme « siècle : plusieurs docteurs italiens abandonnèrent « leur patrie à la suite des troubles suscités par les « guelfes et les gibelins, se réfugièrent sur le sol français « et y importèrent les doctrines et les ouvrages d'Abul-« Casem, de ce célèbre médecin arabe d'Espagne qui « passe pour avoir été le restaurateur de la science « médicale.

« Tout imparfait que puisse paraître aujourd'hui la « chirurgie d'Abul-Casem les historiens sont unanimes « à reconnaître son importance relative et son heu-« reuse influence sur le progrès de l'art.

« Guy de Chauliac l'invoque plus de deux cent fois.

« Fabrice d'Aquapendente considère Abul-Casem « comme une des notabilités de la science.

« Haller constate qu'Abul-Casem a indiqué la liga-« ture des artères avant Ambroise Paré.

« Abul-Casem, dit Malgaigne, est le premier qui ait « songé à appliquer un bandage comme à l'ordinaire « dans les fractures et à y tailler ensuite avec des ciseaux « une ouverture de la grandeur nécessaire. C'est aussi « le premier qui se soit occupé des luxations anciennes.»

Nous avons déjà indiqué comment il avait presque inventé la lithotriptie ; il a imaginé des crochets pour l'extraction des polypes, et plusieurs autres procédés d'opérations chirurgicales.

« L'ouvrage d'Abul-Casem, dit enfin M. Leclerc, « restera dans l'histoire de la médecine comme la pre- « mière expression de la chirurgie se constituant à « l'état de science distincte et se fondant sur la con- « naissance de l'anatomie.»

ابو مروان بن زهر

(Abou Mervan Ibn Zohr) (m. 557 h.)

ABIMÉRON AVENZOAR.

Issu d'une noble famille arabe émigrée en Espagne, famille dont presque tous les membres, depuis l'an 310 h. ont été célèbres dans toutes les branches des arts et des sciences, Ibn Zohr est né à Hosnalzahr ou Pentaflor près de Séville. Il était d'abord le médecin des Mulhatthémiers, et lorsque ceux-ci furent chassés par Abd-el-Moumin il est entré dans le service de ce dernier qui l'a comblé d'honneur et de cadeaux. Ibn Zohr était considéré comme le médecin le plus distingué de son époque en Espagne et en Afrique. Il est mort à Séville âgé, dit on, de 135 ans, l'an de l'hégire 557.

Plusieurs de ses ouvrages sont imprimés en latin; nous n'en avons aucune édition arabe. Le plus important parmi ces ouvrages est :

التيسير في المداواة والتدبير *El-Teïssir fil-modovat vel-tedbir, Facilitatio s. adjumentum de medela et regimine.*

Ibn Zohr appartient à la classe des médecins arabes qui traitent de la médecine d'une manière indépendante. Les œuvres de ce médecin témoignent qu'il possédait une riche expérience individuelle même en chirurgie. Il a combatu la doctrine de la physiologie humorale et du dynamisme, et traité d'illogique la dispute sur la plus ou moins grande importance des différents organes.

QUELQUES AUTRES MÉDECINS ARABES DE CETTE ÉPOQUE.

On trouve dans Wustenfeld après Ibn Zohr jusqu'à Ibn Rochd (Averroës), une série de 28 médecins, la plupart d'Espagne, que les historiens contemporains citent avec plus ou moins d'éloges et dont les ouvrages ne sont pas imprimés. Les plus renommés sont les suivants :

Aboul-Salt Ommaya (460-529 h.).—Ibn el-Ainzarbi (mort

548 h.)—Hossein el-Istérabi (vers l'an 550 h.)—Amin ed Davla Ibn el-Talmid mort l'an 560 h. à l'âge de 94 ans, vivait à Bagdad, était appelé par ses contemporains « le Sultan des médecins, l'Hippocrate de son temps, le Galien de son siècle. » — Mouhammed el-Ghafiki, a écrit un ouvrage sur l'anatomie, intitulé ; le *Dissecator*.—Aboul Djafer el-Ghafiki, le fils du précédent, le médecin le plus savant de l'Espagne dans la connaissance des médicaments simples (m. 560 h.)—Abd el-Rahman médecin à Halep vers l'an 565 h.

ابو الوليد محمد بن احمد بن رشد

(*Aboul-Vélid Mouhammed Ben Ahmed Ibn Rochd*)
(mort en 595 h.)

AVERROES.

Ibn Rochd, né et élevé à Cordoue, où son père et son grand-père avaient été juges, était l'élève et l'ami d'Ibn Zohr (Avenzoar) ; il a été *Kadi* de Séville, plus tard préfet de Cordoue sous el-Mansour. A cette époque ces ennemis l'accusèrent d'avoir blasphémé l'Islam dans ses conférences philosophiques, et firent chasser de la communauté des fidèles lui et ces coaccusés, qui étaient le médecin Abou Djafer el-Dahabi, le *Fakih* et *Kadi* de Beddjaya, Abou Abdallah Mouhammed Ben Ibrahim, Aboul-Rabi el-Kéfif et le poète Aboul-Abbas el-Hafidh. On dit encore qu'el-Mansour s'était fâché contre Ibn Rochd parceque celui-ci dans son histoire naturelle, à propos de la description de la Giraffe avait dit : « J'ai vu cette bête chez le roi des Barbars » et il aurait voulu désigner el-Mansour. Cependant Ibn Rochd se serait justifié en écrivant qu'il n'avait pas dit « Roi des البربر *el-berbers* » mais « Roi des deux règnes (البرين *el-berreïn*). Ibn Rochd fut obligé de vivre pendant quelque temps parmi les juifs de Cordoue, où il fut protégé surtout par son élève Maymonides. Après avoir vécu pendant de longues années dans la pauvreté la plus dure il fut réinstallé dans son premier rang et il est mort à Maroc.

La plupart des œuvres d'Ibn Rochd traitent de la philosophie d'Aristote, dont il peut être considéré comme

le représentant le plus zélé parmi les Arabes. On l'appelait « l'Ame d'Aristote.»

Ses ouvrages sont :

a) كتاب الكلّيّت *Kétab el-Kollyat: Liber universalis de medicina.* C'est un traité de médecine théorique, dont l'auteur lui-même dit, qu'il n'est pas fait pour ceux qui ne sont pas initiés à la science de la logique.

b) مقالة فى الترياق *Tractatus de Theriaca.*

c) مقالة فى الحميات *Tractatus de Febribus.*

d) Plusieurs autres petits ouvrages.

ربى موسى بن ميمون { رمبم }

רבי משה בן מימון (ר"מ"ב"ם)

(*Rabi Moussa Ben Maïmon (Rambam)* ou bien *El-Chekïh Abou Amran Moussa ben Maïmon el-Cordobi*), (534-605 h.)

MAYMONIDES.

Fils d'un notable et savant juif de Cordoue, Rabbi Maïmon est un auteur célèbre autant en théologie qu'en philosophie et en médecine. Poursuivi par ses ennemis et par les troubles religieux, il fut obligé de s'émigrer en Égypte, où il professa avec beaucoup d'éloge et d'honneur. Plus tard il fut élevé au rang de Vézir par Salah-ed-Din et son successeur. Malgré ses nombreuses occupations administratives il a écrit plusieurs ouvrages importants sur la théologie, la philosophie et la médecine. Les plus importantes parmi ses œuvres médicales sont les suivantes:

a) مقالة فى تدبير الصحة *Tractatus de regimine sanitatis.* Lettres sur la diététique adressées au Sultan el-Malik el-Afdhal.

b) فصدل فى علم الطب *Aphorismi medici*, extraits des ouvrages de Galien.

c) *Commentarius in Hippocratis aphorismos.*

d) *Liber inventi* en hébreu.

e) *Tractatus de hemorrhoidibus.*

f) *Tractatus de cura eorum qui venenatis animalibus puncti sunt.*

g) *De causis et indiciis morborum.*

LES MÉDECINS ARABES DU 13me SIÈCLE.

Les médecins arabes les plus célèbres de cette époque, la plupart originaires de la Syrie, sont les suivants :

Fahr ed-din el-Razi (543-606 h.) de Hérat, médecin très-distingué, professait en même temps la philosophie. Ses élèves le préferaient à Ibn Sina.

Aly Ibn Hobal Mouhaddib ed-Din de Bagdad (550-610 h.)

Nedjib ed-Din el-Samarkandi (mort en 619 dans la prise de Hérat par les Tartares). Son ouvrage *De causis et indiciis morborum* est très-estimé en Orient, surtout depuis l'excellent commentaire que Néfis Ben Aüdh en a écrit.

ابو محمد عبد اللطيف بن يوسف بن محمد

(*Abou Mouhammed Abd el-Létif Ben Youssouf Ben Mouhammed*). (557-629 h.)

ABDOLLATIF.

Né à Bagdad, l'an de l'hégire 557, Abd el-Létif a suivi dans l'académie de Nidhamia l'étude de la philologie et de la philosophie, plus tard il a étudié l'alchimie. Il s'est bientôt aperçu de la frivolité de cette dernière étude et s'est appliqué à la science médicale, où il aimait surtout les ouvrages d'Ibn Sina qu'il abandonnait plus tard. En 585 de l'hégire il a quitté Bagdad et il est allé à Mossoul comme professeur, mais l'année suivante il quittait aussi cette dernière ville pour Damas, où le Sultan Salah ed-Din rassemblait les savants les plus renommés de son temps. Il visitait Jérusalem et le camp d'Akka, puis le Caire, où il a connu Moussa Ben Maïmon et le savant Aboul Kassim el-Châri ; delà il se rendait de nouveau à Jérusalem que Salah ed-Din venait de prendre. Le Sultan donnait à Abd el-Létif un poste dans la mosquée de Damas, où celui-ci donnait des conférences jusqu'à la mort de Salah ed-Din. Après la mort de celui-ci Abd el-Létif partait pour le Caire, où il vivait comme professeur et comme médecin très-occupé. Il a visité encore une fois Jérusalem, Damas et Halep l'an 604 de l'hégire ; puis il a entrepris un pélerinage à la Mecque et arrivé à Bagdad y est mort en l'an de l'hégire 629.

Abd el-Létif a écrit, d'après Abou Osseïba, 166 ouvrages dont 39 de médecine; de tous ces ouvrages un seul est imprimé, à savoir:

Compendium memorabilium Aegypti.

C'est une étude des monuments de l'Égypte: un résumé de son grand ouvrage en 13 livres. Il y traite de l'état de l'Égypte en général, de ses plantes, de ses animaux, des antiquités, des constructions, des navires, de la nourriture des égyptiens, du Nil et de la grande famine qui a sévi en Égypte en 597 et 598 h.

Nous en avons une édition en arabe, et une autre en arabe avec la traduction latine. Il est traduit en français à Paris en 1810 avec le titre *Relation de l'Égypte par Abd-Allatif, médecin arabe de Bagdad; suivi de divers extraits d'écrivains orientaux et d'un état de provinces et des villages d'Égypte dans le XVI siècle, le tout traduit et enrichi de notes historiques et critiques* par Silvestre de Sacy. Chez Treuttel et Würtz, de l'imprimerie impériale. C'est une édition très-estimée sous tous les rapports.

ابو محمد عبد الله بن احمد ضيا الدين المالقى ابن البيطار

(*Abou Mouhammed Abdallah Ben Ahmed Zya ed-Din Ibn el-Malaki el-Beïthar*).

EL-BEITHAR.

Le plus célèbre botaniste des arabes, el-Beïthar est né à Malaga, d'où surnommé *el-Malaki*. Il a voyagé en Grèce et en Asie Mineure; plus tard il s'est établi à Damas dans le palais du Sultan el-Malik el-Kamil Mouhammed. Il est mort à Damas l'an de l'hégire 646.

El-Beïthar tient une grande place dans l'histoire de la médecine arabe, surtout pour l'étude de la matière médicale. Ses nombreux ouvrages, la plupart imprimés, sont répandus partout. Ses œuvres capitales sont les suivantes:

a) كتاب الجامع الكبير *Kitab el-Djama el-Kebir, (Liber magnæ collectionis.):* Traité de médicaments et d'aliments simples par ordre alphabétique, compilé surtout d'après les ouvrages de Discoride, de Galien et d'autres

médecins indiens et arabes. C'est le chef d'œuvre de la pharmacologie arabe.

b) *Sufficiens de medicina.*

c) *Praxis officinarum.*

d) *De ponderibus et mensuris ad medicinæ usum.*

L'ouvrage d'el-Beïthar sur la matière médicale.

L'ouvrage pharmacologique d'el-Beïthar forme une des pièces les plus importantes de la littérature médicale des Arabes. Il nous expose d'une manière exacte et l'étendue et le caractère de leur science pharmacologique. Cependant la plus grande partie de l'œuvre est empruntée à Dioscoride et à Galien, et ce qui appartient aux médecins arabes porte l'empreinte de l'art médical tel qu'il s'était formé chez ce peuple.

L'ouvrage contient une foule de matières tirées du règne animal et du règne végétal, très-peu de matière du règne minéral.

Les effets de ces matières établis d'après les qualités élémentaires de Galien, sont étudiés empiriquement. On y trouve beaucoup de notices intéressantes, mais aussi bien des superstitions. Immense est le nombre des cosmétiques et des aphrodisiaques. La partie la plus intéressante de l'ouvrage se trouve dans les observations pharmacologiques.

Parmi les matières médicales qui sont employées aujourd'hui nous pouvons citer les suivantes:

L'*opium* est traité d'une manière très-étendue d'après Ibn el-Cothi. Le *cinabre* est obtenu par sublimation du souffre et du mercure. L'*arsenic* est retiré des montagnes de Corasan, surtout sous forme de *auripigmentum*; il est employée extérieurement. L'étude de l'*or* contient beaucoup de superstitions, mais pas l'alchimie des auteurs postérieurs, et il est employé *extra*. Le *castoréum* est considéré, d'après Galien, comme le correctif et l'antidote de l'opium. Le *plomb*, à savoir, l'*acétate de plomb* sert à l'usage externe et en lavement, surtout dans la dyssenterie. L'*huile de croton*, comme purgatif, est employée bien fréquemment. La *coloquinte* sert à l'usage interne et externe d'une manière très-étendue; on cite même un *Pasta colocynthidum*. La *lie de vin* brûlée est employée souvent comme un fort *abstergens*.

Le *fer*, excepté l'eau ferrugineuse (le fer rougi éteint dans l'eau), sert à l'usage externe. L'*asa fœtida* est préconisée, d'après Rhazès, comme un remède très-efficace dans les maladies nerveuses. Elle est, en outre, employée intérieurement comme aphrodisiaque et anthelmintique et extérieurement contre les indurations. L'*ellébore* noir sert, suivant les grecs, comme drastique. Le *mercure* n'est pas considéré, en général, comme nuisible ; les frictions en produiraient des ulcères ; il sert contre les parasites de la peau, et d'après Paul d'Égine, en état brûlé (oxyde de mercure) contre les coliques et l'iléus.

La *jusquiame*, est employée d'après Dioscoride, contre les affections spasmodiques de la poitrine ; Rhazès vante aussi les effets narcotiques de la jusquiame administrée en lavement et en fumigation. Les *cantharides* sont recommandées contre l'hydrophobie. Ibn Sina préconise le blanc d'œuf contre la dyssenterie, et les *coques des œufs brûlées* contre l'épistaxis. La *rhubarbe* que l'on retirait de la Chine est très-soigneusement étudiée. El Beïthar cite l'ouvrage d'Ibn Djamia et l'étude du chinois Masarahiba, sur cet article. La *moutarde* sert à des usages multiples. Les huiles jouent un très-grand rôle dans la matière médicale des Arabes, cependant ce ne sont pas nos huiles éthérées, mais des huiles cuites. Il traite aussi en détail des effets bienfaisants des différentes espèces de vins.

L'*alcali*, retiré de plusieurs espèces de *rumex*, est employé extérieurement. L'*aloès* est décrit de main de maître, celui de Socotra était le meilleur. On l'administrait intérieurement comme un laxatif doux, et on lui attribuait un effet spécial sur les yeux. Il est employé extérieurement dans les maladies de la peau, les condyloms, les ulcères etc. L'*ambre* n'est employé que par les Arabes et il est considéré comme un nervin moins irritant que le musc. La *limaille d'argent* est conseillée par Ibn Sina contre les palpitations cardiaques. L'*asphalte* (bithume de Judé) est étudiée en détail au point de vue d'histoire naturelle, et recommandée *intus* contre les maladies de la poitrine, contre les indurations des glandes et surtout contre celles de l'utérus. Le *galbanum* sert contre les hémorrhoïdes, les calculs rénaux et comme emménagogue ; la *chaux*

exclusivement à l'usage externe, comme caustique. *Astacus fluvialis* brûlé, administré pendant 40 jours par cuillerée à bouche est considéré comme un remède sûr contre la râge. Le *séné*, celui de la Mecque particulièrement, était en usage fréquent à l'intérieur. Les *clous de girofle* en usage interne et fréquent, surtout comme aphrodisiaque ; comme abortif à la dose de 1 drachme après chaque menstruation ; et par l'usage de 1 clou journellement on empêcherait toute conception.

Le *colchique* est proscrit par Galien ; la racine en est préconisée particulièrement contre la goutte et le rhumatisme. La *ciguë*, *extra*, comme moyen résolutif, appliquée sur les testicules ou les mamelles elle en produirait l'atrophie. Le *sagapénum* et la *cannelle* sont considérés comme des moyens qui aident à pousser le fœtus. Le *camphre*, *intus* et *extra* comme antiaphodisiaque ; il est, en outre, conseillé contre l'épistaxis et comme nervin. L'article du *musc* étudié d'après les travaux arabes contient des notices intéressantes, dont plusieurs sont peu connues jusqu'aujourdhui. La *mirrhe* très-souvent employée soit *intus*, soit *extra*.— Le *sel ammoniac* seulement *extra*. La *scille*, est souvent employée *intus* et *extra* dans différentes affections, mais surtout dans les maladies de la poitrine. On trouve sur l'*ambre jaune* de notices très remarquables. On dit que Dioscoride et Galien ne le connaissaient pas, et qu'il arrivait en partie « des pays des Romains « et en partie de l'Orient. On le trouverait le plus souvent sur les côtes de l'Andalousie. Les Arabes l'appelaient « Kahraba » c'est-à-dire, voleur de paille, parce qu'étant frotté il attire les poussières de la paille. On l'employait en médecine comme hémostatique.

ابن ابي اصيبعة

(*Ibn Abou Osseïbia*) (600-668 h.)

OSSEIBIA

Fils d'un oculiste de Damas et neveu du directeur de l'hôpital des maladies des yeux, Osseïbia a été médecin au Caire, plus tard à Sarkhed en Syrie. Il est auteur d'un ouvrage très-important pour l'histoire des médecins arabes, ouvrage conservé jusqu'à nos jours. Cet ouvrage

est intitulé : عيون الانباء في طبقات الاطباء *Fontes relationum de classibus medicorum.* Il contient, en 15 chapitres, des notices bibliographiques sur les plus célèbres médecins indiens, arabes, grecs et chrétiens, depuis le commencement de l'art jusqu'à l'époque de l'auteur. Wustenfeld compte, d'après les notices données par Reiske et Nicoll, 399 auteurs.

L'ouvrage d'Osseïbia n'est imprimé malheureusement qu'en articles détachés. Deux manuscrits se trouvent à Leyde, d'autres à Oxford, à Gotha et à Paris.

QUELQUES AUTRES MÉDECINS DE CETTE ÉPOQUE.

Osseïbia est le dernier des grands médecins arabes ; cependant nous devons citer encore les noms de quelques autres, surtout de ceux dont les manuscrits se trouvent dans les bibliothèques. Les titres de ces ouvrages indiquent d'ailleurs l'importance des sujets traités.

1°. Aboul Faradj Djordjis, appelé Bar Hebreus est mort comme Primat des Jacobites à Meraga en l'an 685. Son ouvrage publié par Pocock, intitulé : *Historia Orientalis* est très-intéressant.

2°. Abou Bekr Ben el-Bedr, (m. 689) vétérinaire du Sultan Kelavoun d'Égypte a écrit l'ouvrage : *Delectio principiorum de cognoscendis morbis equorum.*

3°. ابن النفيس Ibn el-Néfis (Annafis), (m. 687 h.) médecin et professeur très-célèbre à Damas, à écrit :

a) *Universalis*, Ouvrage médical très-étendu.

b) *Disputationes canonicæ,* commentaire au *Canon* d'Ibn Sina.

c) الموجز في الطاب *El-moudjiz fil-tebb, Compendium medicinæ*: Extrait du premier ouvrage.

4°. Aboul Heddjadj Ibn el-Ressoul médecin en Égypte vers l'an 696 h. ; ouvrage : *Liber probatæ fidei de medicina ;* sur les remèdes simples.

5e. Cotb ed-Din el-Chirazi (m. 710 h.) issu d'une famille de médecins célèbres de Chiraz, a écrit, outre un commentaire au *Canon* d'Ibn Sina, le *Tractatus de morbis oculorum eorumque remediis.*

6°. Ibn el-Cotbi, (an. 741 h.) appelé souvent Malayessa, par le premier mot de son ouvrage intitulé :

Quod nefas est medico ignorare

7°. Guiyath el-Gueïth (an. 737 h.); ouvrage *Liber universalis de medicina.*

8°. Ahmed Ben Yousouf el-Yafédi (m 741 h.) ouvrage : *Compendium medicinæ.*

Les médecins suivants appartienent déjà au règne des Ottomans où l'on commençait déjà à négliger la langue arabe.

9°. Kémal ed-Din el-Demiri (m. 808 h.), naturaliste distingué du Caire, a écrit حياة الحيوان *Historia animalium :* dictionnaire zoologique.

10°. Néfis ben Audh, médecin très-renommé à Samarkand vers l'an 827 h.

11°. Aboul Fahdl Abd el-Rahman Ben Abou Bekr Mouhammed Djélal ed-Din el-Soyouti (m. 911 h.), connu sous le nom corrompu d'Habdourrahman. Auteur célèbre (du Caire) a écrit 560 livres.

12°. Davoud el-Antaki, médecin distingué à Misr, surnommé l'*aveugle.* C'est le dernier médecin arabe, il est mort à Mecque en l'an 1005 h., a écrit *Liber memorialis cordatorum et maxime mirandum complectens:* un grand ouvrage sur l'ensemble de la médecine théorique et pratique.

TROISIÈME ÉPOQUE.

Dans la troisième époque de la médecine arabe nous ne pouvons constater que la décadence de l'art médical avec la chute du règne.

Les événements politiques qui ont entraîné le peuple arabe ne lui ont malheureusement pas donné le loisir d'achever l'œuvre de civilisation qu'il avait entreprise. Les sciences et les arts que ce peuple courageux avait un moment cultivés avec tant de succès et d'éclat, ne pouvaient que le suivre dans ses destinées politiques. De même que nous avons vu dans la période de splendeur du règne des Khalifes, fleurir toutes les sciences et les arts, surgir les œuvres remarquables des El-Razi, Ibn Sina, Ibn Rochd, Ibn Zohr, Aboul-Cassem, de même

nous voyons ce règne emporter dans sa ruine sciences et arts, savants et artistes.

Les Khalifats de l'Orient commencèrent les premiers à baisser. Ici les conquérants n'avaient pu donner à leur vaste empire avec l'homogénéité la solidité nécessaire pour sa conservation. Le luxe, la débauche et surtout les disputes religieuses vinrent bientôt ébranler les bases de cette puissance, qui à son origine avait donné tant de preuves de science politique et surtout de probité et de vertus civiques. On a trop tôt oublié l'héroïque simplicité de mœurs des premiers Khalifes. Nous ne pouvons nous défendre de citer ici les paroles remarquables d'Abou Bekr, paroles qu'il a prononcées en prenant possession du pouvoir.

« Me voici chargé du soin de vous gouverner, disait « ce grand'homme ; si je fais bien aidez-moi ; si je fais « mal, redressez-moi ; dire la vérité au dépositaire de « l'autorité publique est un acte de zèle et de dévoue- « ment ; la lui cacher est une trahison ; devant moi « l'homme faible et l'homme puissant sont égaux ; je « veux rendre à tous l'impartiale justice ; si jamais je « m'écarte des lois de Dieu et de son prophète, je ces- « serai d'avoir droit à votre obéissance.» Il prenait jour par jour dans le trésor publique ce qui était nécessaire à ses besoins. Avant de mourir, il ordonna de calculer les sommes qu'il avait ainsi employées à son usage. Elles s'élevaient à huit mille drachmes. « Je « lègue aux mussulmans, dit-il, la terre que je possède, comme indemnité des frais que je leur ai occasionnés.» (1)

Cependant cette simplicité patriarcale comme nous venons de le dire, avait bientôt disparu. Déjà le huitième des Abassides, Motassem, avait été obligé de se former une garde de corps des Seldjuks de Turkestan, et au 10me siècle les Khalifes n'étaient plus que les jouets de ces prétoriens et de leur commendant, l'Émir el-Omrah. La puissance des Khalifes en Orient était complétement anéantie par les Mongols sous Houlakou; Bagdad était saccagé et brûlé ; et avec les monuments des arts et des

(1) Abulféda, vie de Mahomed, trad. de Devergers cité par Th. Lavallée.

sciences disparaissait tout le vestige de l'ancienne civilisation.

Des condition à peu près semblables, jointes à la faiblesse des Khalifes causaient quelques siècles plus tard la chute du règne des Arabes en Espagne. Divisés entre eux les Maures y perdaient pied à pied le terrain ; et lorsqu'en 1492 tombait Grenade, leur dernier refuge, ils durent quitter le pays, qui pendant 750 ans avait été leur patrie, et dont ils avaient fait la contrée la plus fertile et la plus belle du continent. Cependant une période de 900 ans s'était éculée entre Mouhammed et Grenade, et cette période de neuf siècles sera toujours une époque glorieuse dans l'histoire de la civilisation. La civilisation des Arabes a donc persisté plus longtemps que celle des Grecs et celle des Romains. La grandeur de la Grèce n'a duré que 500 ans; celle des Romains a duré 600 ans, elle a baissé ensuite, et il a fallu dix siècles aux Italiens pour se relever de la décadence du moyen-âge.

« Aucun peuple, dit Humbold dans le Cosmos, n'a « montré dans son développement autant de vitalité et « un progrès aussi rapide que les Arabes. Ils culti- « vaient surtout les sciences naturelles, la philosophie, « les mathématiques, l'astronomie, la médecine. Imi- « tant au début les Grecs, ils les surpassèrent bientôt. « Ils ont été les vrais fondateurs des sciences physiques « dans le sens dont nous les entendons aujourd'hui.»

Ils ont introduit la boussole qu'ils avaient probablement connue en Chine, ils s'en servaient avant les Occidentaux, et ce n'est point Gioya Amalfitana qui l'a inventée. Environ 200 ans avant Berthold Shwarz, la poudre à canon était connue par les Arabes qui s'en servaient dans les carrières. C'est encore en Chine qu'ils avaient appris la fabrication du papier, qui était introduite à Samarkand en 549 et 55 ans après à Mecque, où pour la première fois on a employé pour sa fabrication du coton, qui plus tard fut remplacé par le lin. L'usage du papier introduit en Espagne par les Maures ne fut propagé chez les Occidentaux que vers la fin du XIIme siècle. (1)

---

(1) Voir, Wachsmuth : *Algem. Culturgeschichte.*—Andres: *Dell' orig. de' progressi e dello stato attuale di ogni letteratura.*—Gust. Diercks : *Die Araber im Mittelatter und ihr Einfluss auf die Cultur Europa's.*

Mais ce qui peut-être a le plus contribué à la décadence de la littérature des Arabes, c'est que les conquérants leurs successeurs, tout en acceptant le Koran n'en ont pas adopté la langue si riche, si poétique et si favorable à la civilisation. Avec la langue Arabe son immense littérature était négligée en Orient, lorsque tout l'Occident s'occupait de la science arabe jusque vers la fin du XVIme siècle ; lorsque l'Empereur Frédéric II. attirait dans son palais les deux fils d'Ibn Rochd et qu'Albert le Grand, Bonaventure, Thomas d'Aquin, Duns Scot et tous leurs élèves cultivaient les lettres arabes. Cette insouciance vraiment impardonable a fait que de toute la littérature médicale des arabes, nous ne possédons aujourd'hui imprimés en arabe que l'ouvrage de Rhazès : *De la variole et de la rougeole*, le *Canon* d'Ibn Sina, la *Chirurgie* d'Aboul-Cassem et quelques fragments d'Obseïbia. Une grande partie de leurs œuvres médicales ne nous est connue que par des traductions latines souvent défectueuses et infidèles ; et une foule d'autres ouvrages restent inconnus dans les bibliothèques. Nous ne trouvons nulle part l'exemple d'une pareille insouciance ou plutôt d'injustice. Certes, on ne parle plus la langue d'Hippocrate, ni celle de Celse, cependant nous avons plus de 25 éditions des œuvres complètes du médecin de Cos, et plus d'une centaine d'éditions de ses différentes œuvres traduites dans presque toutes les langues. De Celse nous possédons une cinquantaine d'éditions latines et plus de dix traductions. Il en est de même de Pline qui compte 95 éditions et dix traductions différentes, et pourtant ni son histoire naturelle, ni sa science médicale ne valent guère celles des Arabes. Pourquoi donc l'Orient a-t-il oublié un passé si riche et si glorieux, et tardera-t-il encore à réparer ce tort ?

A l'appui de cette thèse nous ne pouvons mieux faire que de citer l'éloquent passage de Th. Lavallée dans son histoire de l'Empire Ottoman : « Il serait souvrainement injuste d'oublier, dit-il, que l'histoire de la civilisation doit au Koran une de ses plus belles pages, que le génie arabe a ouvert de nouvelles voies à l'esprit humain, et continué l'œuvre intellectuelle des Grecs et des Romains. Il a produit une vaste

et merveilleuse littérature, des ouvrages des mathématiques et de philosophie, qui on fait sentir leur bienfaisante action sur toute l'Europe, de prétieuses inventions dans les arts, de fécondes industries, des édifices qui sont la traduction calme, élégante, voluptueuse des doctrines heureusement interprétées de l'islamisme ; une architecture spéciale qui est sortie du Koran, comme l'architecture gothique de l'Évangile.»

FIN.